

**13.09.2011**

## **Dévoré l'azur**

par **antonin moeri**

Le mot anglais «ballast» fut emprunté au moyen bas allemand. Depuis le 19<sup>e</sup>, il est utilisé pour désigner les pierres concassées que l'on tasse sous les traverses d'une voie ferrée. C'est un mot qui me donne le frisson, qui ouvre l'imaginaire sur des continents à dévorer, des mondes à étreindre, des restes d'adolescent pulvérisé par un direct. Neal Cassady, de la génération «beat» (pulsation du cœur), s'effondre le long du ballast, au Mexique, à quarante-deux ans, avant de mourir dans un hôpital. Ce mot «ballast», qui claque dans la nuit comme le cran de sûreté d'un couteau ouvert tout à coup, ce mot est choisi pour donner le titre à un texte bebopement pulsé. Celui de Jean-Jacques Bonvin, qui vient de paraître aux éditions ALLIA.

Quatre individus en sont les héros. Trois sont connus: Jack Kerouac, Allen Ginsberg, William Burroughs. Le quatrième l'est peu sinon pour avoir inspiré le personnage de Dean Moriarty dans «Sur la route»: Neal Cassady. Or c'est Neal Cassady, qui a connu la délinquance avec son père et fréquenté les maisons de correction, c'est «l'aventure en personne» qui fascine Jean-Jacques Bonvin. En plus d'être beau, Neal est fou: il y a dans son regard «quelque chose qui inquiète comme la description d'un suicide». Il vole des voitures qu'il conduit à tombeau ouvert, il fume des joints et bosse comme cheminot. Kerouac lui dit Ecris. Il essaie: son enfance, «son père dans la nuit noire et les injures, les coups, la ruine, l'alcool mauvais». Or le texte s'écrira ailleurs, sur les machines de Jack et Allen. Neal pénètre sa femme vite et brusquement avant qu'elle ait pu s'abandonner. Il avale des amphétamines «pour ne pas s'endormir sur le rail». Sa femme fait l'amour avec Jack. Elle surprend un jour Neal et Allen, «l'un dans l'autre, Allen en Neal».

C'est comme si Neal cherchait l'étourdissement, un dérèglement de tous les sens, le délabrement du système nerveux. Le LSD y contribuera. Durant vingt ans, il aura «filé sur des routes identiques à elles-mêmes, dans des lieux toujours semblables, le néon, l'entrée, le bar, les tables, la danse, le stroboscope, la tête énervée par l'alcool et la benzédrine, les femmes qui meurent d'ennui en souriant comme des stars avec des jambes de stars (...) la sortie, la voiture ou le motel, le néon, l'entrée du motel, la réception triste, la porte de la chambre, le lit qui bien sûr grince».

C'est le livre entier qu'on voudrait citer, un livre porté par une écriture si belle, si précise, qui refuse tout laisser-aller, toute complaisance, toute familiarité avec le lecteur, toute comparaison prévisible, une écriture que l'auteur cisèle patiemment pour raconter une épopée, celle de la beat generation, et le naufrage du personnage sans doute le plus intéressant romanesquement, celui qui n'a pas eu droit aux douces caresses des sunlights.

Jean-Jacques Bonvin: BALLAST, éditions ALLIA